



JOHN G. A. LEISHMANN.

Ce Pennsylvanien bien connu, qui occupe depuis trois ans le poste de ministre des Etats-Unis en Suisse, vient d'être nommé représentant à Constantinople, en remplacement de l'honorable Oscar Strauss, de New York, démissionnaire.

Quoique maintenant riche M. Leishmann a eu une enfance délaissée. Il a été élevé et a reçu son éducation à l'orphelinat protestant d'Alleghany, Pennsylvanie. Après avoir été employé pendant plusieurs années il s'est engagé dans le commerce du fer et a amassé une belle fortune. Plus tard il s'est intéressé dans les entreprises de Carnegie et autres et il fut bientôt un nombre des millionnaires.

Le Commonwealth australien.

Le dernier né des grands Etats du monde, cette fédération australienne qui a osé prendre dans le passé de la mère-patrie ce beau nom et hardi de Commonwealth, traduction exacte de la République antique, a inauguré avec le siècle son existence officielle.

C'est une des grandes dates de l'histoire de notre globe. Un continent tout entier a trouvé son unité. L'œuvre grandiose de concentration d'où est déjà sorti le Dominion canadien vient de faire une étape nouvelle aux antipodes. L'empire britannique a le droit d'être fier de la création de ce nouvel organisme.

Il y a cent ans, l'Australie venait à peine, avec les voyages de Cook et de Bougainville, d'émerger des ténèbres. L'Angleterre n'avait pas su en prévoir les hautes destinées. Elle n'avait vu dans Botany Bay qu'une escale de dépot pour ses prisons et ses bagnes encombrés et les funestes débris de la colonie pérale ont longtemps pesé sur le développement de cette terre privilégiée.

Aujourd'hui, le premier stade d'une évolution historique est achevé. Six colonies, puissantes et riches, dont la population s'accroît rapidement, dont le territoire offre des espaces immenses à l'émigration, dont les budgets réunis auraient fait venir l'eau à la bouche de Pitt et des financiers du dix-huitième siècle, ont donné naissance à une puissance nouvelle qui ne saurait manquer de jouer un rôle dans la marche de l'humanité vers le progrès.

Pour l'instant, c'est un sujet d'orgueil, c'est une cause d'accroissement de force pour la métropole. Pour qui réfléchit et projette un regard un peu plus avant, il n'est pas douteux que, tôt ou tard, cette grande nation des antipodes prendra conscience de ses intérêts particuliers, de

ses droits, de sa puissance aussi et que la constitution de son unité fédérative aura été le premier pas dans la voie de l'indépendance.

Un jour, l'Angleterre, mère des nations, verra ses filles plus grandes et plus fortes qu'elle, les Etats-Unis, le Dominion, le Commonwealth, l'Afrique du Sud, dans la plénitude de leur autonomie, lui former une couronne, révéler le passé, préserver un loyalisme sentimental, mais se conduire à son égard en enfants majeurs et qui ne souffrent plus d'autorité sur eux.

Toutes les déclamations impérialistes ne changeront rien au cours des événements; une loi fatale ne se laisse pas violer et il est d'ailleurs trop pour l'équilibre du monde qu'une espèce d'empire universel ne puisse durer et qu'il se brise et s'émiette en un certain nombre d'Etats indépendants.

Il est même à prévoir que les efforts de l'école unitaire, des Chamberlain et des Rosebery, pour resserrer une unité un peu lâche et pour lui donner un caractère pratique au lieu du caractère idéal et moral qu'elle a eu jusqu'ici, aboutiront simplement, en faisant saillir les antagonismes, en imposant aux colonies des responsabilités nouvelles, à briser plus tôt le cadre de l'empire et à hâter l'avènement de l'ère nouvelle.

En attendant, il s'agit de mettre en train la machine de la nouvelle Commonwealth, de cette République qui va prendre place dans un empire, sous la lointaine autorité d'une reine. Le gouverneur général, superposé aux gouverneurs des colonies, est arrivé à Sydney après une traversée où il a failli mourir de maladie.

Lord Hopetoun réside provisoirement dans la capitale de l'Etat doyen, de cette Nouvelle-Galles du Sud, qui tient fort à sa primauté. Plus tard, le Parlement choisira un chef-lieu fédéral placé, comme aux Etats-Unis, en dehors des grandes villes existantes.

Afin de présider aux élections qui, pour la première fois, donneront un corps à l'unité australienne, il faut former un ministère. La tâche était délicate, comme

l'absence de majorité parlementaire. Toutefois, tout le monde pensait que le choix de lord Hopetoun se portait de prime abord sur l'homme d'Etat qui a été le créateur de l'unité, l'auteur de la constitution et qui, après avoir fait voter son œuvre, est allé le défendre à Londres et a indigné une défaite historique à M. Chamberlain.

Grand fut l'étonnement quand, au lieu de s'adresser à M. Barton, le gouverneur général chargea le premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud de faire le ministère. Sir William Lytle a été l'un des adversaires jurés de la Constitution fédérale. Il ne s'y est rallié qu'à la dernière extrémité et à son corps défendant.

On trouverait étrange de voir préférer cet ennemi à l'homme qui a attaché son nom à cette grande page d'histoire. On se demandait si lord Hopetoun trahissait une ignorance déplorable ou s'il obéissait aux rancunes de M. Chamberlain et payait les dettes de ce ministre peu scrupuleux.

Il paraît que le noble lord avait simplement cru devoir faire cette politesse dangereuse au premier ministre de la Nouvelle-Galles du Sud, M. Barton étant le leader de l'opposition dans cette colonie, en même temps que le leader des fédéralistes. Sir William Lytle a pris la chose au sérieux. Il a tenté de constituer un cabinet. Il s'est adressé aux Premiers ministres des cinq autres colonies.

Devant le refus catégorique de son collègue de Victoria, il a dû renoncer à une tâche impossible. M. Barton a été chargé de la mener à terme.

Tout est bien qui finit bien. Toutefois, ce pas de clerc de lord Hopetoun a fait mauvais effet. C'est un début fâcheux.

On n'otera pas de la tête de beaucoup de gens qu'il y a une intrigue inspirée par M. Chamberlain et tendant à exiler M. Barton du pouvoir, comme en 1890 la cour essaya de substituer lord Harrington à M. Gladstone. Ces tentatives échouent, mais elles laissent des traces.

La Noël dans l'armée allemande.

En France, les soldats obtiennent, pour les fêtes de la Noël et du jour de l'An, un certain nombre de congés.

En Allemagne, les soldats sont favorisés différemment. Ainsi, pour que, dans ce pays du Nord où la Noël est presque une fête nationale, l'armée participe à la joie de tous, l'administration militaire prend soin des hommes de troupe et leur offre un petit réveillon.

L'avant-veille de la fête, raconte M. Louis Gaillard dans la République, chaque capitaine demande à la Monarchie Commission (commission des ordonnances) de lui compter une somme de cent marks, généralement prélevée sur le boni. Avec cet argent, on organise un arbre de Noël portant l'assurance d'un cadeau par homme présent.

Il y a, pour organiser ces réjouissances, une commission par compagnie.

Dans l'après-midi du 24 décembre, cette commission, composée d'un sous-officier et de trois hommes, procède à l'évacuation de la chambre la plus spacieuse affectée à la compagnie.

On dresse dans cette pièce l'arbre de Noël, décoré, comme

de coutume, de petites bougies et d'accessoires cliquants.

On emprunte à la Frau Feldwebel (femme du sergent-major) des nappes, et, sur une table soigneusement décorée, on aligne les cadeaux numérotés. Ce sont des paires de chaussettes, des pipes, des cigares enveloppés dans des gilets de tricot, des bretelles, des cadres de photographies, etc., etc.

Puis, pour arrocer la fête, on campe un tonneau de bière au fond de la salle.

La nuit tombe. Alors, les officiers de la compagnie viennent au quartier attendre, dans le bureau du major, que la commission achève sa besogne.

Le président de la commission arrive enfin.

—Herr Hauptmann, tout est prêt. —C'est parfait, dit le capitaine. —Et ce tonneau de bière? —Il est placé. Herr Hauptmann.

—Bon!... Feldwebel (sergent-major), voulez-vous faire l'appel des hommes? —Les soldats, après une bouillade joyeuse, sont rangés dans la chambre de Noël. Les minckes (noussetaires) sont contents. Le capitaine entre alors dans la salle de fête. Les chanteurs entonnent le chorale suivant: O du fratische, o du selige gnaaden! [bringende Weihnachtszeit Welt ging verloren: Christ ist geboren. Freu dich, freu dich, o Christenheit.]

O joyeux, ô radieux, ô salutaire Noël! Le monde était perdu, Christ est né. Réjouis-toi, réjouis-toi, ô chrétienté!

Ce cantique terminé, le sergent-major prend un casque et y dépose un nombre de numéros égal à celui des hommes présents. Chacun tire à son tour et reçoit un cadeau correspondant au numéro tiré.

Le tonneau est alors mis en perce et le capitaine, verre en main, prononce ces mots: —Auf euer Wohl, Leute; ich wünsche euch allen ein frohes Fest! [A votre santé, mes gens; je vous souhaite de passer joyeusement la fête.]

Le capitaine se retire ensuite, en remettant aux sous-officiers leurs étrennes, qu'il paie de sa poche.

Il y a quelques années, ces coutumes familiales semblaient vouloir s'acclimater dans l'armée française; mais maintenant il n'en est plus question.

ALEXANDRE DUMAS.

Alexandre Dumas a tant voyagé, tant écrit que son souvenir est resté vivant dans des localités assez imprévues.

La Gazette de Francfort publie des anecdotes sur son passage dans la ville de Myslovitz, qui est une bourgade d'Allemagne. Il y eut un immense succès. A vrai dire, il n'y brilla pas d'abord; mais il se fit un mot d'allemand, et les habitants ne savaient pas un mot de français. Cependant il se lia avec le médecin. Ils aimèrent tous deux à jouer au billard, ils se lièrent en carambolant.

Le premier soir, Dumas perdit vingt francs. Son adversaire garda cette pièce comme un fétiche et la transmit à ses descendants. On la montre encore à Myslovitz.

Rien de mieux que l'eau d'Abita gazeuse. Essayez-la vous en savez vite convaincus. Délivrée partout \$1,60 par douzaine.

Armée de Mer en France.

Le capitaine de vaisseau Baudry-Lacagnier est nommé au commandement du cuirassé d'escadre Hoch.

Le lieutenant de vaisseau Laproussé est nommé au commandement du contre-torpilleur Halébarde.

—On parle souvent des "dépenses improductives" auxquelles entraînent les armements formidables des flottes et des armées modernes.

A tout prendre, ces armements font vivre des industries nombreuses et donnent du travail à quantité d'ouvriers de toutes catégories. On jugera par la simple nomenclature des canons que l'industrie française aura à livrer à la marine dans les six années 1901 à 1906 pour l'armement des bâtiments prévus au programme récemment adopté.

Voici cette nomenclature: 24 canons de 30 centimètres. 20 — de 19 — 188 — de 16 — 28 — de 65 millimètres. 434 — de 47 — 23 — de 37 —

A ces canons il faudra naturellement des affûts et des munitions. Donc, pour l'artillerie seule, on voit que le dernier programme naval offre à l'industrie française d'intéressants débouchés.

LE "CROATE".

Le général André, ministre de la guerre, vient de faire don au musée de l'Armée du canon le Croate, des batteries de la garde impériale de Napoléon III, qui avait été conservé au fort de Vincennes.

Ce canon, qui est daté de "Douai, 18 février 1860", et qui porte sur la culasse l'N couronné, a été conduit aux Invalides et a été placé dans la salle Bugeaud.

Les chevaux attelés à son affût ont été sculptés par M. Tourguéneff et c'est M. Edward De la Taille, membre de l'Institut, qui, aidé de MM. Besson et Charrier, a peint leurs robes.

Cet attelage, véritable œuvre d'art due à une telle collaboration, ne sera pas une des moindres curiosités du musée de l'Armée.

D'autre part, M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, a offert au général de La Noë, pour garder l'entrée du musée, un moule du superbe grandier de Dumont qui décore l'arc de triomphe du Carrousel.

Enfin, le Napoléon en petit chapeau et redingote de la colonie Vendôme, qui depuis de longues années était gardé au dépôt des marbres, sera placé ultérieurement dans l'une des cours intérieures du musée historique, transformée en jardin.

Le rôti du Prince.

Voici, paraît-il comment on sert le rôti, à la table du prince de Monténégro, dans les festins de gala:

Deux valets déposent au milieu de la table un immense porc rôti à la broche. Le prince fait alors un signe à son officier d'ordonnance. Celui-ci se lève et se place en face de la viande fumante déposée sur une planche. Il tire son sabre, le fait tourner et, d'un coup adroitement assésé, tranche le rôti en deux parties égales.

On découvre alors dans l'intérieur du porc un dindon farci renfermant lui-même une perdrix tuée à la chasse par le prince.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Nous ne connaissons pas dans tout le répertoire moderne d'opéra qui exige un personnel plus considérable que le "Trouvère". Il y faut un ténor, un baryton, une basse, une falsetto, un alto, un premier ordre, et tous les cinq degrés de la grande voix. Sous ce rapport, l'œuvre ne souffre pas de médiocrité; chaque artiste est obligé de payer comptant. C'est une des rares partitions qui servent de pierre de touche à la critique, quand elle veut se rendre compte de la valeur d'un troupe.

Sous ce rapport, la Compagnie que nous a amenée M. Berriol ne laisse rien à désirer. Pas de lacune, pas de faiblesse et les cinq chanteurs, en abordant la rampe n'ont pas à rebouter un voisinage écrasant. Nous en avons eu la preuve une fois de plus dans la représentation d'hier soir. Puisqu'il faut toujours en revenir au ténor, quand il s'agit de l'exécution d'une grande œuvre comme celle de Verdi, nous sommes bien obligés de déclarer que la voix de M. Chastan a tout le volume et tout l'éclat que l'on peut désirer chez un Français. Son registre supérieur est superbe et d'une solidité qui ne permet jamais la moindre crainte à l'auditeur.

Impossible de réver une meilleure Lénore que Mme Talexia, un plus complet contraste que Mme Benheur.

En somme, une bonne et belle représentation qui fait honneur à la direction et à ses artistes. La soirée s'est terminée par la "Navarraise" avec Mlle Nina Paek qui y est remarquable. Tous ceux qui connaissent l'œuvre de Massenet savent qu'il faut déployer un rare talent dramatique or, c'est par là surtout que brille notre second soprano dramatique.

MM. Jérôme et Boixman complètent brillamment le personnel et ils ont su faire bruyamment applaudir hier soir.

Ce soir, grâce à la générosité toute spontanée de M. Berriol, grande représentation au bénéfice de l'Union Française. Personne à la Nouvelle-Orléans n'ignore la haute valeur de cette institution, et les services qu'elle rend à la colonie. Fondée par un Français qui nous a longtemps honorés de son estime et de son amitié, par le très regretté François Tjague, elle est restée toujours au premier rang de nos institutions de charité: elle a érigé une école gratuite où sont conservées précieusement le culte de la langue française et les plus nobles traditions de la mère-patrie.

C'est pour venir en aide à cette œuvre, méritoire entre toutes, que M. Berriol donne cette représentation de ce soir—une représentation gais nécessairement, comme il convient à une colonie française: La Mascotte, avec Mme Montabon dans le rôle principal, celui de Bettina, qu'elle a créé à Paris et dans lequel elle s'est fait une renommée hors ligne.

Les deux principaux comiques de la troupe MM. Donchet et Meycelle, y figurent ainsi que MM. Genin et La Balli.

Nous avons souvent entendu chanter la "Mascotte" ici par d'excellents artistes, mais qui, malheureusement pour eux, exagèrent un peu, beaucoup même, les choses, chargent, comme on dit vulgairement, et variaient dans un grotesque que notre public, éminemment distingué, trouvait de mauvais goût. Tel ne sera pas le cas ce soir à l'Opéra, car les artistes de M. Berriol sont trop fins, ne nous viennent-ils pas des premières scènes d'outre-mer?—pour avoir besoin de souligner certains mots à dessein de produire de l'effet.

Le gros sel effluque le palais délicat. Les artistes glissent donc et n'appuyant pas trop sur certaines situations, leur succès n'en sera que plus goûté, et leur succès plus grand.

Au deuxième acte, grand ballet réglé par M. Chiodo, et dansé par

Mlles Cabrina, première danseuse; Mantora Dierich et toutes les dames du ballet.

Ajoutons à cela un magnifique intermède où se feront entendre Mmes Talexia, Benheur, Paek, et M. Chastan et Boixman. Voilà, certes, une soirée qui promet d'être brillante à la fois et amusante. Les amis de l'Union Française—ils sont nombreux à la Nouvelle-Orléans—ne l'oublieront jamais.

THEATRE "CRESCENT".

Il y avait hier, deux représentations, l'une en matinée; l'autre, le soir, au Crescent. Les troubadours de la "Black Patti" y ont obtenu leur succès ordinaire. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine. Dimanche soir, première de "Secret Service", une pièce dont le succès a été jusqu'ici pyramidal, des deux côtés de l'Atlantique, plus encore à Londres qu'à New York.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

La compagnie May Howard fait toujours florissamment l'Académie de Musique. C'est là surtout que brille le vaudevillien, avec ses variétés consistant en chants, en danses, en exercices acrobatiques.

La semaine prochaine, aux artistes qui y ont déjà conquis les braves du parterre, viendront s'ajouter d'autres étoiles qui doubleront l'attrait du spectacle. On en dit beaucoup de bien. A dimanche soir, donc.

GRAND OPERA HOUSE.

L'"Ensign" est incontestablement un des drames qui a le plus de succès aux Etats-Unis depuis longues années. Le patriotisme s'y mêle fort heureusement au roman, deux choses qui sont toujours liées d'enlever les braves du public. C'est ce qui explique les succès de dimanche dernier. Et puis, quelle excellente troupe que celle de Baldwin-Melville! Elle va nous le prouver, une fois de plus, dimanche en matinée, à la première de "Carmen".

THEATRE TULANE.

Jolie, de petite taille, mais faite au moule et gracieuse au possible, telle est la principale artiste que va nous présenter, dimanche prochain, la direction du Tulane. Aussi Alice Nielson n'est pas, du reste, une inconnue parmi nous. Nous l'avons entendue, alors qu'elle brillait comme une étoile de première grandeur dans la troupe des Bostonians. Cette fois, elle remplira le principal rôle dans la "Singing Girl", un excellent opéra que tout le monde voudra entendre dimanche soir.

En attendant "More than Queen" fait toujours salle comble au Tulane.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Falk, parcourant le journal, tombe sur un article qui débute ainsi: "Benoits lecteurs..."

—Passons, dit-il, ça ne me concerne pas, puisque je m'appelle Louis.

Le colonel Roosevelt à la chasse.

Colorado Springs, Colorado, 10 janvier.—Le colonel Théodore Roosevelt est arrivé à Colorado Springs aujourd'hui par un train de la ligne de Rock Island, en compagnie de Philip B. Stewart et du docteur Gerald D. Webb.

Il a pris ensuite un train du Colorado Midland pour se rendre à l'endroit où il chassera le lion de montagne et le lion. Les voyageurs quitteront le train à Rifle, Colorado, et se rendront demain en voiture à Meeker, l'endroit où ils doivent chasser.

MONTRUBERT

Banquier

Boulevard des Batignolles.

—C'est bien l'homme dont parlait la Rouquine, pensa Daniel en jetant les yeux sur le morceau de briolet.

Théobald, dont cette scène accentuait le tremblement nerveux, dit encore:

—Ne me faites pas trop attendre, je vous en conjure... Mes heures sont comptées...

—Vous serez informé demain. L'ex-magistrat sortit à pas lents...

Cette scène avait fortement impressionné Daniel et Mme Neubourg. Gérard aurait voulu demeurer de marbre, devant le meurtrier de Marie... Il ne l'avait pu qu'avec peine.

—Quel châtimement! murmura Marie.

—Oui, mon ami, dit le colonel en serrant la main de sa femme. Mais avouez qu'il est bien mérité.

—Après avoir nommé tant de mal, fait souffrir tant d'innocents, n'est-il pas juste qu'il souffre à son tour?... Dieu a voulu le punir. Ce n'est point à nous à sonder les desseins de sa justice. Ne nous arrêtons pas à cette conclusion d'un passé détesté... Occupons-nous du présent, envisageons l'avenir...

Feuilleton

DE

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 21 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

SIXIEME PARTIE.

DIX ANS APRES.

XV

LE PORTRAIT

—Ce soir, tout de suite, madame, si vous voulez.

—Allons vite!... Je n'ai

plus la force d'attendre davantage. Elle pleurait de bonheur sur la poitrine du colonel, qui la considérait avec une tendresse profonde.

A travers ses larmes brillait une joie céleste, laquelle se reflétait sur le visage martial de son époux.

—Partons, dit Daniel. Dieu! Quelle joie pour la pauvre Christine!

Il ouvrit la porte du vestibule dans lequel donnait son atelier, mais s'arrêta brusquement.

Un homme arrivait sur le palier; il allait sonner sans doute. —Monsieur Parthenay? interrompa l'étranger.

—C'est moi, monsieur, répondit Daniel, en faisant entrer le visiteur.

—J'ai trouvé votre nom sur le catalogue du Salon, monsieur, je me suis enquis de votre adresse, et viens vous demander si "Primavera", votre beau tableau, est à vendre...

—Il est vendu! fit Gérard.

L'inconnu leva les yeux sur Neubourg, puis sur sa femme, auxquels il n'avait point pris garde de tout d'abord.

Il allait répondre, mais il s'arrêta pétrifié, la bouche ouverte, le regard dément...

Il s'écria:

—Lui!... Elle!... Ensemble!

Et il s'affaissa sur un siège que lui avait avancé Daniel en

remarquant son trouble. Il comprenait... Cette union qu'il craignait à Metz s'était réalisée malgré lui...

Et il n'avait pas le droit de prononcer une parole de protestation!...

—C'est lui... Théobald! murmura Marie, frappée de stupeur par l'apparition de son meurtrier.

Elle l'avait reconnu — comme il venait de le reconnaître eux-mêmes—malgré les changements survenus par sa physionomie ravagée.

Elle se remit vite, n'ayant plus rien à craindre de Robertan, aux côtés de Neubourg.

L'ex-magistrat, baissant la tête, s'était mis les mains devant les yeux comme pour écarter une vision terrifiante.

Un grand silence régnait dans l'atelier du peintre.

Soudain Théobald tomba à genoux, en disant:

—Grâce!... Je vous en prie, ayez pitié de moi!

—Relevez-vous, fit Gérard.

Que voulez-vous, monsieur?...

—Ce que je veux?... Le sais-je maintenant!... Est-ce une vision de rêve?... Est-ce une réalité?... Je suis anéanti. Je suis fou!...

Et la voix du baron devenait rauque et saccadée.

—Écoutez-moi, continua-t-il en faisant un effort pour se dominer... Je suis un misérable!... Mais je suis aussi un malheu-

reux... Le crime a été vaincu, puisque je retrouve ici celle que, par deux fois, ma haine folle a cru frapper à mort. Environné de ruines, de souvenirs qui me rongent, je n'avais plus qu'une pensée: réparer un peu le mal que j'ai fait...

Il s'arrêta un instant oppressé et poursuivit:

—J'étais tantôt au Salon. Le portrait intitulé "Primavera" m'a bouleversé profondément, en me donnant une espérance insensée: les traits du modèle sont ceux de ma femme ou de ma fille... Elles ne sont donc pas mortes toutes deux?... Et j'ai cherché l'auteur de cette toile, pour lui demander ce renseignement... Mais je trouve ici la réponse à ma question puisque voici le modèle...

Non, monsieur, dit Daniel, vous faites erreur. Une ressemblance extraordinaire vous trompe. Ce n'est point madame, c'est Mlle Christine de Robertan qui a posé pour le portrait que vous connaissez.

—Christine!... fit le baron, en étendant les bras.

—Oui... La pauvre enfant qui a été volée par des saltimbanques, n'est-ce pas? appuya froidement Gérard.

—Alors, elle vit!... oh! dites-moi, vous tous qui êtes ici, je vous en supplie, répondez-moi! Oh est-elle!...

Daniel rapprochait les dernières paroles du colonel de celles

de Véronique, et il comprenait tout...

Neubourg et sa femme demeurèrent silencieux.

—Vous ne dites rien, continua le banquier des Batignolles...

—Vous ne voulez rien me dire?... C'est juste, je suis pauvre... un objet de répulsion, d'horreur... je suis un maudit!...

—Mais pointant, moi aussi j'ai souffert, et l'on peut avoir pitié de moi!"

—Oh! je ne suis pas exigeant... Je ne demande que peu de chose: je voudrais revoir une fois l'enfant, puisqu'elle vit... Cela rassurera un peu ma conscience... Je désirerais seulement l'apercevoir une seule minute de loin, de très loin...

Un sanglot lui coupa la parole, puis le baron reprit:

—Vous, sa mère, je vous en prie... Laissez-moi espérer ce bonheur! Dites-moi que vous me permettrez de la voir...

—Oui, répondit Marie, émue de cette ardente supplication. L'ancien procureur eut une flamme de joie dans le regard.

—Merci!... Ce sera une solennité dans ma sombre fin de vie.

—Cependant, monsieur, fit Neubourg, que peut vous importer cette enfant? C'est vous-même qui l'avez perdue, en pleine raison, en pleine volonté... Et aujourd'hui...

—Ne m'accablez pas!... so-

yez généreux... Je mérite plus de commisération que de mépris... Je vais m'en aller... Je veux disparaître pour toujours de devant vos yeux... Il ne faut pas que je trouble ce bonheur qui s'est fait malgré moi...

Je vous adresserai une seule prière: laissez-moi apercevoir ma fille, un seul instant, sans qu'elle s'en doute si vous le voulez...

Un sanglot l'interrompit.

—Vous le voyez, je suis un pauvre homme, un vieillard presque sans force... Je ne puis plus faire de mal... Ne me refusez pas cela, avant que je meure... Et puis, quand j'aurai revu, je partirai... Vous n'entendez plus parler